



Des Iconoclastes
Heureux *et sans*
Complexe

Jean-Frédéric Hennuy

BELGIAN FRANCOPHONE LIBRARY



P E T E R L A N G

Table Des Matières

INTRODUCTION:	La Traversée des Frontières	1
CHAPITRE I:	Examen d'Identité : Voyageur Professionnel et Identification Diasporique chez Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir Khatibi	17
CHAPITRE II:	Embabellir la Langue: L'Événement Carnavalesque dans les Oeuvres de Charles De Coster et Réjean Ducharme.....	43
CHAPITRE III:	Palimpsestes Historiques: La Ré-écriture de l'Histoire pour une Identité Collective chez Pierre Mertens et Assia Djebar	67
CHAPITRE IV:	Les Nouveaux Francophones: Le Tiers Espace Identitaire des Littératures Allochtones Française et Belge Francophone	91
CONCLUSION:	Une Fenêtre sur le Monde	121
NOTES.....		125
BIBLIOGRAPHIE		143

des littératures francophones, ce travail permet également de contribuer au large projet intellectuel de renégociation critique de toutes les littératures qui sont engagées sous la bannière de la francophonie.

 CHAPITRE I

Examen d'Identité¹

**Voyageur Professionnel et Identification
Diasporique**
chez Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir Khatibi

« ...et la visite des pays étrangers, [...], mais pour en rapporter principalement les rumeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui [...] Ce grand monde [...] c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connoître de bon biais. »

—Montaigne²

« Travel, which is like a greater science, brings us back to ourselves. »

—Camus³

« We went abroad not to learn the secrets of others, but to learn the secret of ourselves. »

—Mariátegui⁴

« Man is man through other men; God alone...is God through himself. »

—proverbe Kabyle⁵

Les frontières se manifestent essentiellement lorsqu'on les traverse c'est-à-dire lors de nos voyages. De nos jours, cette affirmation semble aller de soi, car pratiquement tout le monde, à un moment ou à un autre, a traversé une ou plusieurs frontières nationales. Les progrès technologiques des moyens de communication (téléphone, fax, GSM, Internet, etc.) ainsi que la démocratisation et l'accélération des moyens de transport ont accru la fréquence de nos voyages. Ces progrès sont devenus les agents formateurs d'un monde global dans lequel chacun d'entre nous devient un voyageur en puissance. En effet, la création d'un espace mondial global tend à faire de ses citoyens des êtres transfrontaliers et transnationaux, en d'autres termes des nomades, des voyageurs-nés! Cependant, cette généralisation du voyage a pour inconvénient la banalisation et l'appauvrissement de notre réflexion quant aux conséquences qu'il engendre sur la formation de notre identité individuelle.

La rencontre d'un écrivain du « premier » monde c'est-à-dire « occidental » et « postcolonisateur » tel que Jean-Philippe Toussaint avec un écrivain du dit « tiers-monde », « non-occidental » et « postcolonisé » tel que Abdelkébir Khatibi fournit le terrain idéal pour une analyse de l'influence du voyage sur celui ou celle qui le pratiquent. Le choix de ces deux écrivains n'est pas anodin, car malgré les différences qui séparent leur histoire et leur culture, une relation d'anxiété⁶ face à la langue et à la littérature française les lie intimement. L'institution « centralisante » de la littérature française tend à lui faire jouer un rôle de référence, d'autorité, par rapport aux autres littératures de langue française, dites francophones. Des écrivains tels que Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir Khatibi, malgré leur succès et l'indéniable qualité de leur écriture, se trouvent sans autre forme de procès relégués dans la position d'écrivains périphériques. Position qui, contre toute attente, crée un lien de connivence qui ne peut être ignoré et se doit d'être étudié.

En donnant à l'analyse du récit de Jean-Philippe Toussaint, *Autoportrait (à l'étranger)*⁷, et à celui d'Abdelkébir Khatibi, *Un été à Stockholm*⁸, la forme de deux sinusoides se rapprochant jusqu'à se confondre pour de nouveau se séparer, il sera possible de montrer que les personnages mis en scène dans ces récits pratiquent une forme de voyage dont la nature les pousse à questionner la spécificité de leur identité individuelle. Cette analyse essayera de montrer que toute notion d'identité ne peut plus, à l'heure actuelle, se concevoir comme

provenant d'un principe immuable légué par une nationalité, un attachement à un territoire délimité par des frontières, mais bien comme un processus d'identification que l'on qualifiera de « diasporique. »

Les notions d'immigrations, émigrations, exils, mouvements et déplacements non seulement d'individus isolés, mais surtout de populations entières font aujourd'hui partie intégrante du monde dans lequel nous vivons. C'est pour cette raison que le concept de « diaspora » doit être redéfini. Il n'est plus uniquement synonyme d'un peuple ou d'une communauté séparée d'un « pays natal » ou de son territoire et qui se trouve dispersée dans d'autres nations. Les diasporas juives et arméniennes en constituaient les exemples parfaits: deux peuples dont les populations se sont trouvées essaimées tout autour du globe, et qui pourtant sont parvenus à conserver, là où elles se sont établies, certains traits de leur culture d'origine.

Dans l'introduction de leur livre, *Migration, Diasporas and Transnationalism*⁹, Steven Vertovec et Robin Cohen proposent quatre nouvelles formes de diaspora. La première conçoit le terme de diaspora comme une forme sociale. Cette perspective fait allusion au maintien et au développement d'organisations et de réseaux transnationaux, à une identité collective et à des stratégies économiques particulières. La seconde forme perçoit la notion de diaspora comme une prise de conscience, un désir de séparation face à toutes formes de discours essentialistes. Cette seconde notion permet de cerner la complexité que font naître les toujours croissantes mutations et interactions entre les différentes cultures. La troisième forme pense le terme de diaspora comme un mode de production culturelle qui se base sur le fait que de nos jours toute culture a tendance à sortir de ses frontières nationales. Et finalement, la quatrième forme conçoit la notion de diaspora comme une orientation politique. Les spécialistes en sciences politiques et relations internationales prennent ainsi en considération les effets des politiques de territorialité nationale (« politics of homeland »). Ces dernières peuvent en effet avoir des conséquences aussi bien positives que négatives sur les populations des pays situés aux extrêmes des flux migratoires.

Quatre formes qui étendent le concept de diaspora sans pour autant perdre le sens original de dissémination et de dispersion qu'appelle son étymologie grecque. Même si elle a évolué, la notion de diaspora reste toujours profondément attachée au déplacement et à la traversée des frontières nationales et politiques. Cependant, l'explication des pratiques diasporiques contemporaines ne peut plus être, selon James

Clifford, réduit à un épiphénomène de l'État-Nation.¹⁰ L'incessante circulation des biens et des personnes à travers le monde fait évoluer la notion de frontière non plus comme une marque de séparation qui impose une différence, mais comme une articulation qui favorise l'instauration de systèmes de relations et de connexions. L'État-Nation jusqu'alors producteur d'une politique d'identification exclusive, unique et immuable fait place, aujourd'hui, à des ensembles de communautés de « zones de contact. »¹¹ Arjun Appadurai parle de « global ethnoscapes, » néologisme créé afin d'expliquer les changements importants que subit le concept d'identité (identité sociale, nationale, culturelle, individuelle,...) depuis la fin du XXe siècle:

« By *ethnoscape*, I mean the landscape of person who make up the sifting world in which we live: tourists, immigrants, refugees, exiles, guest-workers, and other moving groups and persons constitute an essential feature of the world and appear to affect the politics of and between nations to a hitherto unprecedented degree. »¹²

Appadurai cherche ainsi à démontrer que la notion d'identité n'est plus uniquement liée à un territoire, à un espace délimité, à une histoire spécifique ou à une culture homogène. On ne peut donc plus parler de territoires nationaux tels qu'ils étaient définis par l'État-Nation—c'est-à-dire détenteurs d'une seule et unique identité, culture, littérature, langue et religion. Il est maintenant nécessaire de parler d'espaces à la fois multiculturels, multiraciaux, multilingues,... On voit alors fleurir dans les théories qui tentent de définir de telles zones de contact des termes tels que frontières, voyage, créolisation, hybridité, transculturation, diaspora et par extension à cette dernière le terme « diasporique. »

Le voyage que pratique les narrateurs de Jean-Philippe Toussaint et d'Abdelkébir Khatibi fait partie de l'émergence de ces relations transnationales ou plutôt trans-nationalisantes qui favorisent la naissance de processus d'identification que l'on peut qualifier de « diasporique. » Ce terme permet de définir des identifications basées sur le déplacement, les traversées de frontières géophysiques, nationales et politiques. L'adjectif « diasporique » renvoie ainsi à la mise en place d'un processus d'identification qui transcende les frontières. Il offre la possibilité d'un attachement à un ailleurs, à une autre temporalité, à une autre culture, à une autre vision du monde. Ce terme permet également de ne pas nier l'attachement à un « homeland »¹³ imaginaire ou concret, c'est-à-dire un espace culturel originaire. Le signifiant « diasporique »

en tant qu'extension du terme « diaspora » inclut donc, comme l'explique James Clifford¹⁴, la possibilité d'un attachement simultané à plusieurs endroits.

C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de parler de processus d'identification et non pas simplement d'identité, car le voyage devient un acte particulier qui génère une mise en relation plutôt que la création d'une identité résistante à toute mutation, à toute influence: une « identification généalogique. » En d'autres termes, le processus d'identification diasporique déclenché par le voyage est une constante remise en question de soi, une éternelle reconstruction.

À partir de cette problématique théorique, il est alors fascinant d'analyser de quelle manière, dans les récits de Jean-Philippe Toussaint et d'Abdelkébir Khatibi, le voyage se fait l'« opérateur d'analyse » de la forme que prend l'identité individuelle de leur narrateur/personnage/voyageur.

Ces voyageurs que tous deux mettent en scène sont d'un type particulier que l'on peut qualifier, avec Khatibi, de « professionnel. » Dans un premier temps, c'est leur profession qui les amène à beaucoup voyager. D'un côté, Jean-Philippe Toussaint écrit le récit d'un écrivain dont le voyage est constitué d'une multitude d'étapes passant par des villes telles que Tokyo, Kyoto, Prague, Hanoï ou encore Hongkong, Berlin, Nara et Sfax. De l'autre côté, Abdelkébir Khatibi présente un traducteur-interprète « en simultané, » nommé Gérard Namir, qui se rend à Sotckholm pour une conférence internationale sur la neutralité suédoise, et finit par y passer le reste de l'été. Dans un deuxième temps, leur voyage n'est pas semblable à celui du représentant de commerce ou de l'homme d'affaires qui consiste, bien souvent, en une somme de simples allers et retours. Leur voyage n'est pas non plus fait avec le regard du touriste qui, généralement, passe la plupart de son temps à prendre des centaines de photos d'endroits qu'il ou elle a préalablement découverts dans des livres et magazines spécialisés. Le « voyageur professionnel » possède des motivations différentes. Le concept provient du récit de Khatibi qui le décrit comme un voyageur qui n'a pas la « passion archaïque » de l'exotisme photographique, qui n'est « ni un ethnologue, ni collectionneur d'images », mais bel et bien un voyageur qui « veut passer les frontières avec une souplesse d'esprit. »¹⁵ Le voyage qu'entreprend le « voyageur professionnel » possède, toujours selon Khatibi, une valeur d'initiation qui génère un questionnement qui permet la reformulation de son identité individuelle, un « retour auprès de soi, en d'autres termes un recentrage

sans perte de points d'équilibre. »¹⁶

C'est aussi ce type de voyageur que le récit de Jean-Philippe Toussaint met en scène. La structure bipartite du titre, *Autoportrait (à l'étranger)*, annonce d'emblée une introspection occasionnée par le voyage à l'étranger. La première partie du titre suggère une réflexion du narrateur sur le mode autobiographique. La seconde partie, qui peut sembler secondaire parce qu'elle se trouve entre parenthèses, est en fait originale puisqu'elle place cette introspection dans le cadre du voyage à l'étranger. Perspective inhabituelle qui met le « voyageur professionnel » de Jean-Philippe Toussaint dans une situation qui le pousse à se considérer dans le rapport d'une double altérité: la sienne dans le sens où le passage de la frontière fait de lui un étranger, et celle de l'Autre qu'il rencontre c'est-à-dire celui qu'il considère comme étranger.

Cependant, si Toussaint et Khatibi mettent en scène la problématique d'un « voyageur professionnel », il est impératif de faire remarquer qu'ils ne démarrent pas sur le même pied. En effet, le narrateur de Jean-Philippe Toussaint, qui en toute vraisemblance est l'écrivain lui-même, se trouve dans une position différente de celle de Gérard Namir, le narrateur d'Abdelkébir Khatibi, qui lui aussi a de fortes ressemblances avec l'écrivain. Le fait que le narrateur de Jean-Philippe Toussaint appartienne au monde occidental fait de son voyage un passage vers une altérité chargée de connotations littéraires et philosophiques fortes. Qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, dès que le voyageur occidental sort de son monde, il ne peut échapper, au travers de sa rencontre avec les individus du monde dit « tiers », à une relation de postcolonisateur à postcolonisé. Cette relation, réminiscence d'une dynamique coloniale est caractérisée par Albert Memmi comme l'enchaînement du Colonisateur et du Colonisé « dans une espèce de dépendance implacable » qui façonne « leurs traits respectifs et [dicte] leurs conduites. »¹⁷ En effet, toujours selon les termes d'Albert Memmi, cette relation basée sur la notion de profit économique crée une « iniquité absolue »¹⁸ qui réduit le Colonisateur au rôle d'opresseur et le Colonisé à celui d'opprimé. Cette dynamique de dominant à dominé, de riche à pauvre¹⁹, semble à l'heure actuelle se répéter inexorablement dès que le voyageur occidental passe les frontières de son pays. Cependant la grande variété des villes dans lesquelles le voyageur professionnel de Jean-Philippe Toussaint se rend peut être interprétée comme une prise de conscience à double sens de cette aliénation, comme un désir de sortir de l'emprisonnement de cette

relation qui « détruit » le Colonisé et « pourrit » le Colonisateur.²⁰ La nécessité pour le voyageur professionnel de Toussaint de rencontrer et de se confronter à une multitude d'altérités aussi bien lointaines que proches, orientales qu'occidentales, est la seule option qui lui permet de remettre en question voire même de sortir d'un tel paradigme.

De son côté, la situation du narrateur d'Abdelkébir Khatibi, Gérard Namir, est aussi complexe que celle de Jean-Philippe Toussaint, car, en tant que Maghrébin vivant en France, il est toujours déjà placé dans l'altérité. Dans son livre, *La Langue De L'Autre*, Khatibi explique à deux reprises que le nom de Namir est construit sur la base de trois traits culturels:

« la francité de Gérard, l'arabité et la berbérété de Namir. Dans ces langues, Namir signifie: tigre, panthère. Le référent berbère renvoie à la légende de Hammou Ou Namir, connue surtout au sud du Maroc [...] On connaît le nom de Namir sous d'autres appellations "Agnaou (de Guinée) qui veut dire en fait: l'homme au langage intelligible, sinon l'étranger". »²¹

En donnant ce nom à son personnage, Abdelkébir Khatibi l'a positionné d'emblée dans une extranéité ontologique. Le choix de la Suède comme destination acquiert ainsi une importance particulière, car celle-ci se distingue, entre autres choses, politiquement des autres pays occidentaux par sa neutralité politique. Comme l'explique l'un des conférenciers de la conférence à laquelle Gérard Namir travaille en tant que traducteur-interprète:

« Nous n'attaquons pas et nous ne voulons pas être attaqués par surprise. Nous sommes contre l'humiliation, contre l'oppression d'un peuple par un autre. Depuis longtemps, nous n'avons pas guerroyé, ni colonisé. C'est pourquoi nous comprenons la volonté d'un pays de se décoloniser, de se libérer, de se situer par rapport à un axe d'identité nationale: l'espace, le temps, la langue, l'économie, la technique, l'éthique. Cet axe est celui de notre orientation [...] En terme moins couvert, il y a la guerre, la paix et la neutralité, qui est un troisième terme. »²²

La neutralité suédoise est présentée comme une alternative, comme un « troisième terme », qui permet à la Suède de défendre une autre relation face aux notions de territoire et de frontière, et par conséquent une situation excentrée par rapport à la majorité des autres pays européens: « À nos portes, il y a la dialectique des frontières (côté soviétique), et la stratégie de dilution (côté américain), une partie de l'Europe étant de plus en plus orientée sur son centre. »²³ Neutralité politique d'un État qui refuse de prendre parti entre deux positions opposées.

La neutralité²⁴ se fait ici « troisième terme, » et représente une position que l'on peut qualifier de « ni l'un ni l'autre. » Dans son livre *Utopiques: Jeux d'espaces*, Louis Marin définit le neutre comme étant « l'écart des contradictions, » l'écart entre l'un et l'autre, « ouvrant dans le discours un espace que le discours ne peut accueillir ; troisième terme, mais supplémentaire, et non synthétique... »²⁵ La position neutre suédoise est celle qui ne choisit ni la guerre ni la paix, ni la politique identitaire soviétique ni la politique identitaire américaine.

On peut encore approfondir ce concept du neutre grâce à la définition qu'en a donnée Roland Barthes. Selon lui « le neutre est tout ce qui déjoue le paradigme. Et le paradigme est constitué de l'opposition de deux termes virtuels dont [on] actualise l'un, pour parler, pour produire du sens. »²⁶ Là où il y a un paradigme, et donc une opposition, il y a un sens: « le sens repose sur le conflit (le choix d'un terme contre l'autre) et tout conflit est générateur de sens: choisir *un* et repousser *autre*. »²⁷ Le neutre est l'acte intense qui déjoue et annule le « binarisme implacable »²⁸ du conflit paradigmatique. Il crée un espace²⁹ en « état de variation continue »³⁰ qui ne se situe pas dans l'opposition, mais qui cherche plutôt à conceptualiser la notion de rapport. Ainsi, le neutre suédois se veut être une position de différence qui refuse le dogmatisme d'une ou l'autre position et qui n'est pas non plus la combinatoire de deux positions paradigmatiques, mais bel et bien productrices d'une position tierce supplémentaire et originale en devenir permanent.

C'est cette réflexion sur la politique de neutralité de la Suède qui poussera Gérard Namir à adopter ce même positionnement pour lui-même: « Neutre je devais l'être à double titre: pour une politique de la neutralité et pour moi-même. »³¹ Gérard Namir, « voyageur professionnel, » devient alors dans ce récit d'Abdelkébir Khatibi un être neutre, un troisième terme que le voyage sort de la dichotomie de l'un et de l'autre, d'une dynamique hiérarchisante qui le positionnait dans l'altérité. Ce sera aussi à travers cette notion de neutralité que le voyageur de Jean-Philippe Toussaint rejoindra celui d'Abdelkébir Khatibi au moment où la multitude de ses étapes aura fait de lui un être toujours en mouvement, toujours entre un chez-lui (homeland) et un ailleurs, toujours étranger, toujours face à l'étranger, toujours entre l'un et l'autre. Le voyageur d'Abdelkébir Khatibi et Jean-Philippe Toussaint privilégie l'espace, l'intervalle, le rapport entre deux moments, deux lieux, deux rencontres, ... Et cet espace Maurice Blanchot le lie spécifiquement au Neutre:

« Maintenant, ce qui est en jeu et demande rapport, c'est tout ce qui me sépare de l'autre, c'est-à-dire l'autre dans la mesure où je suis infiniment séparé de lui, séparation, fissure, intervalle qui le laisse infiniment en dehors de moi, mais aussi prétend fonder mon rapport avec lui sur cette interruption même, qui est une *interruption d'être*, ni un autre moi, ni une autre existence, ni une modalité ou un moment de l'existence universelle, ni une surexistence, dieu ou non-dieu, mais l'inconnu de son infinie distance. [...] Altérité qui se tient sous la nomination du neutre... »³²

Dans de telles conditions, la neutralité produite par le déplacement géophysique du voyage transforme le voyageur professionnel en un être dont l'identité individuelle ne peut dès lors plus se satisfaire de l'aporie centralisante d'une mise à résidence dans un territoire fermé par des frontières nationales. Il va alors être question d'une identité qui se déterminera dans le rapport à l'autre, dans la relation à l'altérité du voyageur professionnel.

Il faut alors concevoir le voyage entrepris par les « voyageurs professionnels » de Jean-Philippe Toussaint et d'Abdelkébir Khatibi comme un passage vers le « dehors. » Pour comprendre une telle affirmation il est nécessaire d'adopter la définition que propose Michel Foucault « où le "dehors" est présenté avant tout comme une expérience du corps, de l'espace, des limites du vouloir, de la présence ineffaçable d'autrui. »³³ Le « dehors » foucauldien est ici différent de l'extérieur qui cherche à marquer une différence. Il se réalise non pas dans l'ailleurs, mais dans le mouvement, le déplacement, la traversée des frontières, le voyage, l'entre-deux et donc dans l'espace du neutre.

Le voyage se trouve être à la fois une expérience géographique et une rencontre de l'Autre. Et c'est justement parce qu'il propose l'alliance entre une expérience physique de l'espace traversé et une expérience intellectuelle de l'altérité que le voyageur professionnel de Toussaint et de Khatibi prend conscience du fait que les notions de voyage, d'identité individuelle et d'espace sont intimement liées. Comme le remarque Jacques Rancière:

« The process of identification is first of all a process of spatialization. The paradox of identity is that you must *travel* to disclose it [...] Identity is not a matter of physical or moral features, it is a question of space. »³⁴

Ces citations de R. Barthes, M. Blanchot, M. Foucault et J. Rancière mettent en évidence le lien qui unit le processus d'identification à un processus de spatialisation que révèle et met en marche le voyage. Celui-ci est, par conséquent collatéral au concept d'espace. Au premier

abord, une telle affirmation paraît aller de soi et pourtant elle s'avère mettre en jeu des notions beaucoup plus complexes. En effet, le concept « d'espace » fait immédiatement référence à un autre concept, celui de « lieu. » Puisque cette analyse fera régulièrement référence à ces deux concepts, mieux vaut par conséquent prendre les devants et ouvrir ici une courte parenthèse qui permettra de les définir, de cerner les enjeux et les influences qu'ils exercent sur la relation entre le voyage et le processus identitaire.

Michel de Certeau³⁵ offre à ce propos une perspective philosophique très utile: le lieu, selon lui, s'oppose à la possibilité pour deux choses de se trouver à la même place. Les éléments appartenant au lieu sont placés les uns à côté des autres, ils occupent chacun un endroit distinct qu'ils définissent comme « propre. » En d'autres termes, le lieu est synonyme de « stabilité. » À l'opposé, Michel de Certeau définit l'espace comme étant animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Il est l'effet produit par les « opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unité polyvalente de programmes conflictuels ou de proximités contractuelles. »³⁶ L'espace est pour Michel de Certeau synonyme de plurivocité et d'instabilité que gère un dialogue entre conflits et contrats. En somme, dit-il, « l'espace est un lieu pratiqué. »³⁷

Par le mouvement qu'il engendre, le voyage est donc un acte créateur d'espaces. Il instaure, entre autres choses, une dialectique entre un extérieur étranger et un intérieur familier. Le voyage n'est donc pas le franchissement de la simple délimitation cartographique que représenterait la frontière entre deux pays, mais est bel et bien un passage vers la dissolution de la permanence, de la stabilité et de l'homogénéité vers la neutralité, une position de troisième terme.

Il y a, au moment du départ, chez les voyageurs de Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir Khatibi, une prise de conscience de ce phénomène qui se traduit par une angoisse. Chez Jean-Philippe Toussaint, cette dernière est mentionnée à deux reprises. La première d'entrée de jeu, dans l'épigraphie:

« À chaque fois que je voyage m'étreint une très légère angoisse au moment du départ, angoisse parfois teintée d'un doux frisson d'exaltation. Car je sais qu'aux voyages s'associe toujours la possibilité de la mort — ou du sexe (éventualités hautement improbables évidemment, mais néanmoins jamais tout à fait à exclure). »³⁸

Et la seconde, avec humour, au moment de monter dans l'avion pour la

Tunisie:

« Il m'arrive souvent de prendre l'avion depuis quelques années, mais, d'ordinaire, passée une légère appréhension au moment du départ, qui se manifeste par une oppression diffuse au niveau de la poitrine et un relâchement des sphincters qui me donne une soudaine, quoique généralement infondée, envie de faire caca au moment d'appeler le taxi... »³⁹

Angoisse teintée par l'ambiguïté de l'exaltation, car une fois parti, tout peut arriver: le sexe et la mort ont le pouvoir de changer radicalement une vie. Dans le voyage rien n'est à exclure. L'angoisse et l'imprévu sont également présents au moment du départ chez Abdelkébir Khatibi:

« Mes tout derniers préparatifs de départ furent si rapides que cette vitesse croisée provoqua en moi un vertige intense, [...] Personne n'a décidé la logique de cette histoire, ni sa juste combinaison. »⁴⁰

De toute évidence, cette angoisse du départ, à laquelle Toussaint et Khatibi font à leur manière référence, provient du détachement de l'univers familier que subit le voyageur. Par contre, les conséquences qu'engendre l'action du départ sont moins faciles à cerner. Le départ constitue une mise en mouvement vers un espace extérieur, une mise à distance, voire même un arrachement, qui fait tomber le voyageur dans une neutralité libératrice qu'il ne comprend pas encore à ce moment précis. Le départ est angoissant, car le déplacement physique qu'il engendre est aussi le passage vers une position de neutralité dans laquelle le voyageur perd une partie de « lui-même », une part de son unicité, et lors même qu'il n'est pas encore étranger, Autre à lui-même. Il prend la forme d'un troisième terme qui n'est ni l'un ni l'autre, il est voyageur, voyageur-professionnel toujours dans le passage, dans le mouvement, la traversée, l'entre-deux des frontières.

Le moment du départ c'est-à-dire le moment précis de la mise en mouvement, du passage des frontières prend alors pour les voyageurs de Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir Khatibi une importance considérable. C'est à l'aéroport et dans l'avion que ce processus se met en marche. Comparons l'état d'esprit dans lequel se trouve le narrateur de Jean-Philippe Toussaint lorsqu'il se trouve dans l'aire de transit de l'aéroport de Hongkong:

« Assis sur un des sièges en plastique anonyme d'une immense salle de transit de l'aéroport international de Hongkong, je regardais le sol de linoléum sale entre mes jambes écartées, pensif, les mains jointes et le corps incliné, un peu perdu et désorienté [...] Je ne savais pas où j'étais, je ne savais plus vraiment où j'allais. J'avais

déjà connu un sentiment analogue de *perte momentanée de mes repères temporels et spatiaux* quelques jours plutôt dans l'avion qui me conduisait au Japon, [...] je m'étais soudain rendu compte en regardant par le hublot qu'il ne faisait plus ni jour ni nuit dehors, [...] entre l'Europe et l'Asie. [...] Ma montre indiquait quelque chose comme onze heures du soir, une heure japonaise qui n'avait plus court nulle part...»⁴¹

Puis, Gérard Namir d'abord à l'aéroport de Kennedy ensuite dans l'avion qui l'emmène vers Stockholm:

« À l'aéroport Kennedy, je pris ma place dans l'avion sans trembler, brusquement enveloppé d'une *rêverie fugitive*. [...] J'eus l'impression, non point de m'envoler avec l'esprit de l'avion, mais d'*avoir été transporté au coeur d'une mémoire illuminée, une mémoire en devenir dans l'espace stellaire* [...] J'aime cette *intimité forcée* entre les voyageurs. Intimité entretenue, il est vrai, par l'*illusion d'une vie courtoise* [...] Vu de l'intérieur, l'avion s'anime à la manière d'un musée vivant, tapissé de portraits et d'allégories. [...] chacun est tenu de respecter l'effigie de ses voisins en obéissant aux strictes convenances du voyage. *Savoir se tenir, se contenir dans son territoire céleste sans débordement sur l'espace des autres* [...] Mais qui suis-je, moi qui vous parle maintenant, pour vous conduire au cours de ce voyage initiatique sans me faire connaître ? Qui suis-je pour vous recevoir en plein ciel sans déclinier mon identité, ma véritable identité ? »⁴²

D'un côté, ces deux citations rappellent les effets que l'aéroport et l'avion exercent sur chaque voyageur. Ils sont en effet décrits comme des lieux anonymes qui imposent une intimité paradoxale entre les voyageurs qui se trouvent enveloppés par une courtoisie illusoire, elle-même régie par de « strictes convenances » qui refusent tout « débordement », qui imposent de « tenir sa place ». Par contre, d'un autre côté, ces deux citations permettent également de découvrir que ces effets ont sur le « voyageur professionnel » de Toussaint et Khatibi une portée de plus grande envergure. L'aéroport et l'avion ne sont pas uniquement des endroits où il est possible de s'adonner à la rêverie fugitive, mais ils se trouvent être surtout des endroits où les voyageurs perdent tous leurs repères spatiaux et temporels, où ils se trouvent totalement désorientés comme le démontre Khatibi avec beaucoup de poésie : « N'avez-vous jamais remarqué que lorsque nous sommes dans un avion, nous avons la bizarre sensation d'habiter dans une grotte préhistorique comme des singes informatisés. »⁴³

Si on revient à la définition du « lieu » que donne Michel de Certeau, on constate que l'aéroport et l'avion ne peuvent être considérés comme des « lieux » à proprement parler. En effet, tous deux sont plutôt des espaces de mise en mouvement, générateurs de mobilité. En

d'autres termes des espaces de passage qui ont pour effet de neutraliser l'identité individuelle de celui ou celle qui les traversent. L'avion et l'aéroport sont en fait des « lieux » précis qui forment l'entre-deux que représentent les frontières. Si l'on se réfère à la problématique du neutre telle que l'a définie Louis Marin⁴⁴, l'aéroport et l'avion sont des « lieux autres (ni l'un ni l'autre) » puisqu'ils matérialisent le passage entre deux frontières ; mais ils sont aussi « l'autre du lieu » c'est-à-dire des non-lieux. Afin de mieux comprendre ce dernier tour que prend l'idée de lieu, il est alors nécessaire de convoquer la définition du « non-lieu » que propose l'anthropologue Marc Augé.⁴⁵ Il établit une distinction entre « lieu » et « non-lieu », dans laquelle le « non-lieu » n'est pas une absence de lieu, mais plutôt un espace qui ne peut se définir comme identitaire, relationnel et historique. À l'opposé, le non-lieu est, toujours selon Marc Augé, un agent de *désidentification* par lesquels les voyageurs entament le premier pas vers « l'expérience de la rencontre de soi. »⁴⁶ Marc Augé explique ce processus par le fait que « dans le non-lieu, l'anonymat relatif qui tient à une identité provisoire peut être ressenti comme une *libération* pour ceux qui pour un temps n'ont plus à tenir leur rang, à se tenir à leur place, à surveiller leur apparence. »⁴⁷

L'avion et l'aéroport sont donc bel et bien de ces non-lieux, de ces espaces neutralisants qui permettent le passage d'une unité, d'un « propre, créateur d'une identité qui 'assigne à résidence', »⁴⁸ vers un lieu « autre » qui met le voyageur face à une double altérité : celle de celui qu'il considère comme étranger, et sa position d'étranger en tant qu'individu hors de ses frontières nationales. Dans les récits de Jean-Philippe Toussaint et d'Abdelkébir Khatibi, l'aéroport et l'avion jouent, en tant que « non-lieux », le rôle médiateur du pont qui, comme l'explique Michel de Certeau,

« soude et oppose des insularités. Il libère de l'enfermement et il détruit l'autonomie. Il laisse ou fait ressurgir hors des frontières l'étrangeté qui était contrôlée à l'intérieur, il donne objectivité à l'altérité qui se cachait en deçà des limites [...] Tout se passe comme si la délimitation même était le pont qui ouvre le dedans à son autre. »⁴⁹

L'aéroport et l'avion représentent de manière intrinsèque cette délimitation, cette frontière dont parle Michel de Certeau. Ils font d'elle non plus une simple marque, une ligne qui délimite deux territoires sur une carte, mais la transforment en une zone neutre d'entre-deux, de « marche » (pris au sens étymologique du terme). Si on prend comme paradigmes les concepts avancés par Michel de Certeau, Marc Augé et

Louis Marin, on constate que la neutralisation opérée dans les non-lieux que sont l'avion et l'aéroport permet au voyageur-professionnel de Jean-Philippe Toussaint et d'Abdelkébir Khatibi d'engager dans la suite de leur voyage une « praxis » particulière des espaces citadins dans lesquels ils se rendent.

C'est en effet l'espace de la ville étrangère que ces voyageurs vont pratiquer de façon originale. L'expérience de la découverte de ces villes étrangères va devenir la machine analytique de leur identité individuelle. Le « voyageur professionnel » du récit de Jean-Philippe Toussaint arrive à HongKong dans le mouvement de « l'immense masse du Boeing fondant sur la piste d'atterrissage »⁵⁰ tel un rapace sur sa proie. Le premier regard sur la ville que ce voyageur offre est le suivant:

« des types en chemise blanche une cigarette aux lèvres qui traversaient la rue sans même prêter attention au spectacle démentiel que devrait être cet avion gigantesque en mouvement au-dessus de leur tête, ou qui se trouvaient tranquillement sur le pas de leur porte, les bras croisés, à prendre le frais dans cette rue animée de HongKong, où des milliers d'idéogrammes multicolores clignotaient continûment dans la nuit. »⁵¹

Images dorénavant classiques que l'on peut voir dans tout film montrant un avion atterrissant à HongKong. Le point de vue du voyageur dans le récit de Toussaint va du haut vers le bas et offre un regard qui embrasse le paysage dans sa totalité:

« Peu avant, alors que l'avion était encore beaucoup plus haut dans le ciel et tournait lentement dans les airs pour commencer sa descente, c'est toute la baie de HongKong qui m'était soudain apparu au hublot dans un scintillement de points lumineux bleus et blancs, laissant deviner au loin la présence d'autres concentrations urbaines... »⁵²

C'est au travers du champ lexical de ces deux citations qu'il est possible de comprendre le regard que porte le narrateur de Jean-Philippe Toussaint sur la ville de HongKong. Elle n'est que « scintillement » de points de couleurs qui laissent 'deviner' la présence de ses emblèmes lumineux. Quant à ses habitants, ces « types en chemises blanches, » ils sont perçus comme des silhouettes anonymes qui déambulent la nuit dans les rues. Ce premier regard, qui trouve peut-être son origine dans le stéréotype ou même le « fantasme » de l'Orient, est omnipotent et dominateur. Michel de Certeau définit ce type de regard comme un « oeil totalisant » dont l'élévation transfigure le voyageur en voyeur et le

met à distance⁵³, le rend étranger. Du haut de l'avion, en regardant par le hublot, le voyageur de Toussaint n'a conscience que d'une « ville-panorama. »⁵⁴ Cette notion de panorama est ici d'une importance capitale. En effet, ce mot anglais de racine grecque⁵⁵ fait référence à des surfaces planes, de larges étendues, à un monde sans profondeur, sans intérieur. Il n'est alors pas étonnant de constater que la vue décrite par Jean-Philippe Toussaint soit celle de la virtualité des cartes postales, des magazines et des guides touristiques. Ce regard-panorama « totalisant » venu du haut distancie le voyageur et le rend totalement étranger à la ville et à ses pratiques.

Au premier abord, on serait en droit de penser que le récit de Jean-Philippe Toussaint est celui du voyage d'un Occidental à la recherche d'un divertissement orientalisé. Mais ce ne sont-là que « Premières impressions » (c'est le titre du premier chapitre), car, en effet, le regard « ville-panorama » ne peut provoquer une pratique spécifique de l'espace, si ce n'est celle du touriste. Cependant, « le voyageur professionnel » n'a rien en commun avec le touriste que Victor Segalen qualifiait de « proxénète de la sensation du divers, »⁵⁶ cet individu dont le voyage n'est que la recherche d'impressions. Le « voyageur professionnel, » tel que l'a défini Abdelkébir Khatibi, semble en fait n'appartenir à aucune typologie. Si l'on se réfère à la galerie de portraits qu'a faits Tzvetan Todorov⁵⁷, on réalise que celui du « voyageur professionnel » n'y figure pas. Même si le travail de Todorov n'est pas une typologie à proprement parler, il est tout de même très intéressant d'analyser par contraste ce qu'il apporte à une définition plus précise du « voyageur professionnel. » On l'a déjà mentionné, le « voyageur professionnel » n'est pas un homme d'affaires qui voyage de façon pragmatique dans le but d'utiliser les autres à son profit, de « spéculer sur l'altérité pour mieux 'gruger'. »⁵⁸ Il n'est pas non plus un immigrant c'est-à-dire un voyageur ne possédant qu'un aller simple qui veut « connaître les autres parce qu'il vit parmi eux, veut leur ressembler et être accepté par eux. »⁵⁹ Le « voyageur professionnel » pourrait cependant avoir des ressemblances avec l'« exilé » puisque, tout comme ce dernier, il conserve un attachement à un territoire d'origine (homeland). Cependant, ils divergent, car l'exilé s'installe dans un autre pays en évitant d'être assimilé comme le montre bien Tzvetan Todorov: « Il interprète sa vie à l'étranger comme une expérience de non-appartenance à son milieu et qui la chérit pour la même raison. »⁶⁰ Le « voyageur professionnel, » au contraire, va, à travers son voyage à l'étranger, générer des liens de relation, de nouvelles appartenances. En

ce sens, c'est de l'exote qu'il est le plus proche, c'est-à-dire de ce voyageur qui ne connaît pas « la tranquillité, qui doit toujours être en mouvement, en voyage. »⁶¹ Il représente un type de voyageur qui tend à se placer à égale distance entre lui-même et l'Autre.⁶² Comme l'explique Victor Segalen, il pratique une « sorte de va-et-vient indispensable entre sa propre spécificité et la particularité de l'Autre. »⁶³ Voyageur professionnel/exote, toujours déjà en mouvement, dans la neutralité, dans le non-lieu du passage entre l'Un et l'Autre.

Le « voyageur professionnel » chez Jean-Philippe Toussaint est le voyageur dont les « premières impressions, » regard dominateur, vision verticale de la ville, sont remises en question par le passage à une position de neutralité. Cette position de neutralité se trouve être en fait le regard-panorama. Il offre une vision neutre qui déjoue le paradigme détails/ensemble: il voit tous les détails dans un seul mouvement, dans un seul temps.⁶⁴ Le regard vertical, du haut vers le bas peut alors faire place non pas à un regard du bas vers le haut, mais à un regard d'en bas, c'est-à-dire horizontal. L'omnipotence de la verticalité en passant par la neutralité panoramique laisse ainsi libre cours à la possibilité de la surprise, au dévoilement de l'inattendu du regard d'en bas. Il est le point de vue de celui qui « pratique » la ville dans laquelle il se trouve: un regard qui établit une relation à autrui, une rencontre « réelle » avec l'Autre.

Cette remise en question ne doit pas nécessairement avoir lieu lors de confrontations de graves ampleurs, mais peut tout simplement se produire à partir d'un petit incident de la vie quotidienne. Lors de son étape à Berlin, le narrateur de Jean-Philippe Toussaint est amené à se rendre dans une boucherie. Il y entre l'esprit chargé d'idées préconçues provenant d'une identité culturelle générée par la politique de l'État-Nation, en d'autres termes une identité culturelle qui se définit dans un rapport d'opposition à un Autre comme c'est ici le cas:

« les Berlinoïses ont la réputation d'être secs, impatients, peu aimables. Lorsqu'on entre dans un magasin, il faut, dit-on, après s'être essuyé les pieds, s'excuser presque de vouloir acheter quelque chose. »⁶⁵

Réflexion dont le sous-entendu inscrit le voyageur de Jean-Philippe Toussaint dans une relation positif-négatif, en d'autres termes là d'où il vient, les gens ne sont pas comme les Berlinoïses. Et celui-ci d'ajouter, tout voyageur qui parle l'allemand avec un accent incorrect sera traité avec encore moins de patience. Fort de ces préjugés, la rencontre entre le narrateur et la bouchère, « une jeune femme, car c'était une jeune

femme, une méchante et corpulente jeune femme »⁶⁶ qui, selon lui, le regarde d'un air suspicieux, tourne inévitablement à l'affrontement lorsque celui-ci ose demander une tranche d'aspic plus épaisse :

« Cela a été le tournant de la rencontre [...] Je l'ai regardée intensément dans les yeux, méchamment, et, de deux choses l'une à ce moment-là, soit elle m'envoyait balader en m'insultant... »⁶⁷

Il n'en sera rien, car la jeune bouchère accédera à la demande du narrateur sans broncher. C'est à ce moment précis où il prendra conscience qu'il a le dessus et qu'il obtiendra le respect qu'il pense lui être dû : « Elle m'a regardé, mais elle n'a plus résisté, elle était sous ma coupe maintenant. »⁶⁸ Très puérilement il va alors imposer à la jeune femme son indécision quant à l'épaisseur de la tranche de charcuterie. La tension monte jusqu'à l'exaspération, mais la bouchère ne bronchera toujours pas. Le narrateur finit par avoir l'épaisseur qu'il désire et se replet de satisfaction en pensant s'être fait respecter : « Elle m'a emballé ma tranche avec beaucoup de prévenance, m'a rendu la monnaie avec infiniment de respect, elle ne savait plus quoi faire pour moi... »⁶⁹ Le narrateur finit par s'en aller sans dire au revoir et ajoute, entre parenthèses : « (je n'aime pas les gens désagréables.) »⁷⁰

Cette remarque entre parenthèses pourrait être de moindre importance et pourtant elle joue ici un rôle primordial. Elle renverse la dynamique culturelle dans laquelle le narrateur est emprisonné. En effet, toute la scène est déterminée par les préjugés sur l'antipathie des Berlinoïses, et par le fait que le narrateur met tout en oeuvre pour démontrer qu'ils sont vrais. La pensée inscrite entre parenthèses devient un espace de réflexion particulière, car toute la dynamique de différence par le négatif qu'a patiemment mis en place le narrateur s'y trouve soudainement renversée : le personnage désagréable s'avère ne pas être la bouchère qui n'a jamais cessé d'être courtois, mais bien le narrateur lui-même. Les parenthèses ont donc pris la forme d'un non-lieu qui neutralise l'opinion qu'avait le narrateur à propos des Berlinoïses. Elles représentent l'espace précis où le voyageur rencontre non seulement l'Autre, mais se met aussi face à lui-même. Cette rencontre de l'Autre déclenche chez le voyageur de Jean-Philippe Toussaint des mécanismes qui vont le forcer à renégocier l'immuabilité de son identité individuelle.

Cette remise en question identitaire on la retrouve également mise à l'oeuvre dans les promenades qu'entreprend le « voyageur professionnel » de Toussaint dans les villes qu'il visite. Alors qu'il est

invité à une conférence dans la ville d'Hanoï, il en profite pour découvrir la ville et rapidement il réalise que dans cette ville

« la circulation [...] est comme la vie même, généreuse, inépuisable, dynamique, perpétuellement en mouvement et en constant déséquilibre, et c'est éprouver intensément le sentiment de vivre que de se laisser glisser dans son cours et de s'y fondre. »⁷¹

Assis dans un cyclo-pousse, il se laisse entraîner dans cette circulation qui devient la métaphore de ses pensées:

« Tout était fluide autour de moi, tout s'écoulait avec langueur dans la tiédeur ambiante, le temps et la circulation, la vie et les heures, mes amours et la jeunesse, je ne faisais aucun effort pour retenir le temps [...] j'étais entraîné dans le flux de la circulation de Hanoï, toute cette intense circulation qui s'écoulait en même temps que moi... »⁷²

Une fois encore, avec cette métaphore entre la vie et la ville perçue comme une machine productrice d'un mouvement perpétuel, créatrice d'un espace en permanente mutation, Jean-Philippe Toussaint donne l'impression de tomber dans une certaine forme de lieux communs littéraires. Il dépasse cependant ce cliché en faisant de la métaphore l'image de l'identité individuelle toujours changeante du « voyageur professionnel. »

Lors de sa seconde visite à Kyoto, le narrateur réalise que la ville n'est plus la même, certains endroits ont disparu: « Ce n'est pas la première fois que je voyais disparaître un *lieu* que j'avais fréquenté dans le passé, »⁷³ dit-il à propos de la gare ferroviaire. La réalisation des changements que la ville a subie avec le temps lui fait soudainement prendre conscience que lui aussi a changé :

« Je pris conscience que le temps avait passé [...] je me suis soudain senti triste et impuissant devant ce brusque témoignage du passage du temps. Ce n'était guère le fruit d'un raisonnement conscient, mais l'expérience concrète et douloureuse, physique et fugitive, de me sentir moi-même partie prenante du temps et de son cours. »⁷⁴

L'effet du temps sur la ville se transmet à la vie et à la conscience de soi du voyageur : en se promenant, il réalise que la ville a changé et par la même occasion que lui aussi a changé. Les promenades en tant que pratiques géographiques de l'espace sont à l'image d'une pratique de l'identité individuelle. La pratique de la ville devient pour le voyageur de Jean-Philippe Toussaint une nouvelle manière d'exister. Même si elle

se passe dans la peur et l'angoisse, cette expérience est enrichissante, car le voyageur de Toussaint (et Jean-Philippe Toussaint termine son livre sur cette constatation) prend finalement conscience de l'inutilité de résister au temps et à ses effets :

« Jusqu'à présent cette sensation d'être emporté par le temps avait toujours été atténuée par le fait que j'écrivais, écrire était en quelque sorte une façon de résister au courant, une manière de m'inscrire dans le temps, de marquer des repères dans l'immatérialité de son cours, des incisions, des égratignures. »⁷⁵

Le récit de Jean-Philippe Toussaint engendre un rapport métaphorique entre l'expérience, la praxis des villes étrangères dans lesquelles il se rend et la construction d'une cartographie humaine, une identité individuelle hétérogène à géométries variables. C'est non seulement en traversant les frontières, mais également en arpentant les territoires étrangers que le « voyageur professionnel » met en action un processus d'identification.

De son côté, le récit d'Abdelkébir Khatibi établit également une relation entre les déambulations de son voyageur professionnel dans une ville étrangère et le questionnement de son individualité. La pratique de l'espace de la ville de Stockholm qu'entreprend le voyageur du récit d'Abdelkébir Khatibi est très semblable à celle du voyageur de Toussaint : « Le ciel était loin, je devais m'appuyer sur mon énergie tellurique pour frayer mon chemin à travers cette ville et sa population, et qui sait ? à travers sa carte du cœur et de l'esprit. »⁷⁶ Jeu sémantique intéressant qu'on ne peut négliger ici, car l'action de « se frayer un chemin » dans Stockholm devient, grâce au déterminant possessif « son, » métaphorique du « chemin identitaire. » Comme l'explique Gérard Namir :

« En découvrant Stockholm, je déchiffrais de mémoire une leçon des choses, là où, de ville en ville, l'itinéraire de ma vie arpente son territoire. J'y apprenais aussi à explorer le secret des frontières, des passages, des issues ou des impasses : secret initiatique du voyageur [...] Je me dis quelque fois : Étrangers nous le sommes tous — jusqu'au bout du monde... »⁷⁷

La ville initie le « voyageur professionnel » à lui-même, elle lui révèle le secret de sa perpétuelle étrangeté. La découverte de l'espace citadin par la pratique de la flânerie, des promenades dans la « ville d'entre les ponts »⁷⁸ engendre une rencontre métaphorique avec celui qui la pratique :

« Il y a, entre tous les ponts et leur image dans mon esprit, une intersection secrète, éveillant mon plaisir des promenades à un rythme d'énergie désencombrée. Un rythme qui trace, à fleur de terre, notre synapse émotive, la ville tressant nos pas selon sa forme. »⁷⁹

Les déambulations de Gérard Namir entraînent une perception spatiale péripatéticienne, une vision « d'en bas » qui joue un rôle initiatique pour le « voyageur professionnel » qu'il est.

Cette initiation, Gérard Namir la fait grâce et au travers de sa rencontre avec Lena, l'hôtesse de l'air qui le séduit dans l'avion. Lorsqu'il l'aperçut pour la première fois, il comprit que « son voyage [avait changé] *sensiblement* de direction. »⁸⁰ Le voyage à Stockholm va se faire carte du cœur ! Gérard Namir est en vacances de cœur. Pendant un an, avec son épouse, Denise, ils ont décidé de se séparer pour réfléchir à l'avenir de leur couple. Lorsque Gérard Namir fait la connaissance de Lena il est déjà dans une situation sentimentale indécise, entre deux possibilités : divorcer ou non. À son arrivée à Stockholm, Namir est un voyageur sentimentalement étourdi que Lena va recueillir et initier à lui-même. Durant un été suédois, « un court intervalle entre deux longs hivers, »⁸¹ Gérard Namir se trouve entre deux « Aimances, » deux femmes : l'une « régulière » et l'autre « irrégulière. »⁸² Entre l'Une (Denise), et l'Autre (titre de la seconde partie : « L'autre femme »⁸³), Lena l'« étrangère »⁸⁴ dont la simple rencontre fait de lui un autre homme : « J'étais déjà un autre homme lorsque je sortis de l'hôtel pour mon rendez-vous hypothétique au café Prinsen. »⁸⁵

Une grande importance est accordée au récit de ce premier rendez-vous, car, très discrètement, la narration change de personne. À deux reprises, elle passe de la première personne du singulier (je) à la troisième personne du singulier (il).⁸⁶ Ce changement n'est pas inopportun, car c'est entre ces deux occurrences qu'un premier questionnement identitaire se met en marche :

« Dans quelle scène étais-je porté et transporté pour pouvoir l'accueillir un peu à la volée, à la croisée des chemins ? Mes fréquents voyages m'ayant appris à me maintenir aux limites de ma force (force ouverte, il est vrai, sur le simple désordre de la vie), j'en appelai à mon esprit d'observation. »⁸⁷

Cette séquence qui est encadrée par les deux phrases écrites à la troisième personne du singulier indique une mise à distance du narrateur. Ces brefs changements d'un élément de la narration attirent l'attention du lecteur sur le moment où le narrateur commence à

s'observer *du dehors*. Grâce à Lena, Gérard Namir va se regarder de l'extérieur, comme un étranger, comme s'il appartenait à l'une de ces sagas nordiques « où tout — êtres et choses — change, sans aucune transition, de forme et d'apparence, s'élargissant ou se rétrécissant entre ciel et terre. »⁸⁸

Aux côtés de Lena, « presque sur sa trace, »⁸⁹ Gérard Namir va découvrir Stockholm. Lena « la volante, »⁹⁰ être évanescant toujours entre ciel et terre, emmène Gérard Namir dans des flâneries amoureuses dont le but est de le rendre sensible à « la beauté du neutre »⁹¹ que représente la Suède, pays entre terre et mer : « C'est esprit je le conçois dans son aspect de cristal changeant de réverbération avec les variations climatique, la répartition du clair et de l'obscur. »⁹² Elle lui fait comprendre que son identité individuelle réside dans l'équilibre entre la nature et l'homme. Le rôle de Lena va au-delà de celui de simple guide, elle est la sibylle qui fait naître chez Gérard Namir l'idée que ce voyage est un « chapitre initiatique de sa vie : »⁹³

« Cette fantaisie climatique, qui convenait à mon tempérament, répondait si bien à mon instabilité provisoire que je pus apprécier la qualité initiatique du voyage à sa juste valeur, l'espace et le temps étant remesurés par notre horloge intérieure. »

Retour nécessaire et inévitable à la géographie, à ce que Louis Marin appelle les « arts d'inscrire et de lier des lieux dans la surface, aux 'sciences' qui organisent et font signifier l'espace »⁹⁴, pour comprendre l'importance du rôle que joue Lena dans la remise en question de l'identité individuelle de Gérard Namir. Les déambulations dans Stockholm et la liaison amoureuse avec Lena forment une expérience de l'Autre qui fait vivre à Gérard Namir des moments de vérité, des moments de transformation identitaire. Se forme ainsi le « filet d'itinéraires »⁹⁵ qui sera sa nouvelle carte d'identité.

Cette carte, Gérard Namir, la décrit sous la forme d'« un carré magique cerné par un cercle. »⁹⁶ Le cercle c'est, bien entendu, la ville de Stockholm qui met à disposition un espace géophysique afin de permettre la création de ce « carré magique » composé de personnages aux formes mythiques. À la suite de Lena, le second de ses personnages n'est autre que Gérard Namir lui-même : « Narrateur et traducteur, je m'incarne dans ces transfigurations : je parle et j'écris, je parle et je traduis, je raconte et je suis le scribe de mon histoire. »⁹⁷ Figure complexe toujours en état de déstabilisation qu'incarne sa profession de traducteur-interprète en simultané. D'emblée, ce travail, nous l'avons

constaté précédemment, place, de façon ontologique, Gérard Namir dans une position de neutralité permanente.

La troisième figure est celle d'Ulrika dite « la digitale, »⁹⁸ personnage aux formes multiples que Gérard Namir rencontre grâce à Lena. Elle est claviériste et au fur et à mesure qu'elle tape sur le clavier de son ordinateur elle devient la mémoire mythique de Gérard Namir. Elle s'empare de son esprit pour le déprogrammer et le reprogrammer. Les mots qu'Ulrika, la Sibylle artificielle, la « tisseuse de songes et d'énigmes, »⁹⁹ tape sont « les mots de passe, le programme, le code, l'archive »¹⁰⁰ qui mettent Gérard Namir sur la voie d'une ré-écriture de son identité individuelle.

Et puis finalement, la dernière figure de ce carré magique, peut-être la plus importante, est incarnée par Alberto Albertini, un producteur vénitien qui se rend à Stockholm pour tourner un film sur René Descartes. Alberto prend la forme d'un « médium désenvoûté » qui met toujours Gérard Namir en position de doute, de réflexion sur lui-même : « Alberto tu as l'art de me mettre toujours en position d'écoute. De travail sur moi-même. »¹⁰¹

Les questions que se pose Alberto sur les raisons du voyage en Suède du philosophe français — que le Vénitien aime appeler « René Des Cartes » — semblent s'adresser indirectement à Gérard Namir : « Oui, oui, pourquoi René Descartes s'exila-t-il de plus en plus vers le nord ? Que cherchait-il à éviter ? Vers quelle découverte de lui-même ? Européen, le premier penseur européen, mais son Europe n'est-elle pas étrange ! »¹⁰² En effet, Gérard Namir entreprend son voyage dans un état d'esprit très proche de celui de René Descartes : « Voyager, changer de pays et de langue, excite ma pensée et mon surplus de plaisir. Chaque fois que je traverse une frontière, j'ai le curieux pressentiment qu'un secret va m'être livré. »¹⁰³ Deux voyages semblables, à la recherche d'une initiation identitaire qui passe inexorablement par la Suède : « pays neutre, à la fois européen et plus ou moins autre chose. »¹⁰⁴

La rencontre avec Alberto fait comprendre à Gérard Namir que par ses voyages l'identité de Descartes est peut-être plus européenne que française. En d'autres termes, être européen pour Alberto se résume en « une stratégie du regard sur le monde ! »¹⁰⁵ Gérard Namir intériorise cette vision et réalise que le voyage de Descartes en Suède est l'archétype de son propre voyage. À cause de ses nombreux voyages, Descartes a passé plus de temps à l'étranger qu'en France, et, dans un certain sens, ils ont profondément affecté son identité individuelle. Avec

la création de ce carré magique, Gérard Namir prend conscience que son voyage à Stockholm influence profondément son identité individuelle :

« Seigneur, je ne voudrais pas être quelqu'un d'autre, un double ou un sosie de mon trouble d'identité, un étranger irréconcilié avec sa haute mémoire. Je ne me dirige pas vers l'impossible [...] Je suis un étranger inquiet. Et le suis sur toute la surface de la terre [...] Abandonné par le vide lui-même, je me livre, je me consacre à ma plus grande obscurité. Sans étoile. Je flotte, je lévite, je me transfigure, changeant de tout au tout mon regard sur le monde, sur les hommes, leur superbe tourmente [...] Je m'écarte vers mon chemin solitaire, ma vérité, mes assises. »¹⁰⁶

Grâce à l'utilisation du vocabulaire religieux tel que « Seigneur, » « transfiguration » et « irréconciliation, » Abdelkébir Khatibi donne à cette réflexion identitaire la force mystique de la prière. Le monologue intérieur donne à Gérard Namir la possibilité de se « recentrer » sur lui-même, de prendre conscience et d'admettre une identité individuelle « excentrée. » La rhétorique de la prière lui donne le moyen de « se livrer » à lui-même, de parler de ce qu'il est, « un étranger inquiet. » Passage de la stase à l'extase, transfiguration initiatique, cette réflexion permet à Gérard Namir d'accepter une identité individuelle qui change constamment, en permanente évolution.

Conception de l'identité qu'a largement développée Amin Maalouf, notamment dans son livre *Les Identités meurtrières*.¹⁰⁷ Il explique en effet que l'identité de tout un chacun consiste en la somme de toutes ses appartenances et se trouve ainsi ne jamais être la même d'une personne à une autre. Amin Maalouf considère comme dangereux, voire même « meurtrier, » d'imposer à un individu quel qu'il soit de choisir une seule et unique appartenance qui dominerait les autres. Certaines de nos appartenances peuvent être dominantes dans des circonstances particulières, mais notre identité ne peut jamais se résumer à une seule d'entre elles. Ce principe, fondement de la pensée de Maalouf, justifie sa véracité à l'heure actuelle où le monde se dirige inexorablement vers la « globalisation. » L'identité individuelle, explique encore Amin Maalouf, « n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. »¹⁰⁸ Pour Maalouf, il est tout à fait acceptable d'avoir un pays ou une patrie d'origine et un ou plusieurs pays d'adoption.

Grâce à une telle perspective, on peut alors comprendre que la création du fameux « carré magique » permet à Gérard Namir de se former une carte d'identité qui n'est jamais déterminée et dont le dessin

et les contours sont toujours en voie d'élaboration. Comme l'explique encore Amin Maalouf,

« Chacun de nous doit se frayer un chemin entre les voies où on le pousse, et celles qu'on lui interdit ou qu'on sème d'embûches sous ses pieds ; il n'est pas d'emblée lui-même, il ne se contente pas de 'prendre conscience' de ce qu'il est, il devient ce qu'il est ; il ne se contente pas de 'prendre conscience' de son identité, il l'acquiert pas à pas. »¹⁰⁹

Cela permet d'éclaircir le fait que le « voyageur professionnel » chez Abdelkébir Khatibi n'abandonne pas ses appartenances au cours de son voyage ; il les emporte avec lui et ajoute de nouvelles figures à son identité en cours de route.

Le voyage qu'entreprend le « voyageur professionnel » autant chez Khatibi que chez Toussaint a pour effet de le placer dans une position de neutralité, de troisième terme, où « il est constamment amené à s'interroger sur ses appartenances, sur ses origines, sur ses rapports avec les autres, sur la place qu'on peut occuper au soleil ou à l'ombre. »¹¹⁰ En effet le voyage possède cette particularité de placer celui ou celle qui le pratique dans une position d'extériorité qui offre la possibilité de poser un regard sur lui-même ou elle-même à la fois à partir de la position de l'Autre et par rapport à l'Autre. L'avantage d'une telle situation permet au voyageur professionnel de « déjouer le point de vue intérieur par le regard extérieur et vice-versa. »¹¹¹ De cette façon, il se donne la possibilité de développer des configurations différentes, de penser autrement son identité individuelle, c'est-à-dire de la sortir de l'enracinement des bi-polarités simplistes telles que Moi et l'Autre, centre et périphérie, intérieur et extérieur. Le voyage offre la chance de « sortir de soi-même, » elle offre un *dehors* qui n'a pas besoin d'une *extériorité* pour exprimer sa différence. Dans ce *dehors*, il n'est pas question d'aller chercher un *ailleurs*, mais plutôt de donner au voyageur professionnel de Toussaint et Khatibi la possibilité de réévaluer leur identité personnelle en y inaugurant dans un *ici* l'actualité d'une identité qui se joue du paradigme de la frontière. Cette identité personnelle est ainsi confrontée aux différences que produisent les rencontres avec l'Autre et les traversées des frontières culturelles. Le voyageur professionnel circule ainsi parmi les cultures et découvre que certains comportements, certaines valeurs appartenant à son pays d'origine ont perdu toute validité. En se confrontant à l'Autre, en explorant sa différence — la sienne et celle de l'Autre, — il met en place un processus d'identification diasporique.

On peut dire de l'identité individuelle du « voyageur professionnel » qu'elle s'assimile à un processus d'identification diasporique parce qu'elle devient le trait d'union qui traverse les frontières culturelles, ethniques, religieuses, linguistiques... Le voyageur professionnel sort de l'impasse créée par ce qu'Amin Maalouf appelle les « identités tribales, »¹¹² ces identités essentialistes et essentialisantes, exclusives et isomorphes ancrées dans « un champ idéologique d'altercation, assignées mais aussi revendiquées, stigmatisées et emblématiques. »¹¹³ Le processus d'identification diasporique que met en place le « voyageur professionnel » chez Toussaint et Khatibi est un immense et perpétuel bruissement qui anime d'innombrables appartenances qui éclatent, crépitent, fulgurent sans jamais prendre une forme définitive.¹¹⁴ L'identification diasporique est un processus de fragmentation à travers lequel l'identité individuelle devient une mosaïque aux frontières poreuses et où se met en place un jeu de possibilités d'appartenances et d'allégeances infinies.

En mettant en scène le personnage du « voyageur professionnel » Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir Khatibi transcendent le paradoxe de la frontière, surmontent le fait qu'elle sépare en même temps qu'elle rapproche. L'identification diasporique qui en découle leur permet d'incorporer sans hiérarchie autant la différence que la ressemblance. Le « voyageur professionnel » est cet être qui à notre époque devrait être un peu en chacun de nous, un individu qui doit s'assumer pleinement dans la diversité, « un relais entre les diverses communautés, les diverses cultures. »¹¹⁵ Jean-Philippe Toussaint et Abdelkébir en ont pris conscience et nous montre à travers leur récit que le chemin de l'« humaine liberté »¹¹⁶ réside dans notre « devenir-voyageur professionnel, » un voyageur qui appartient à la mouvance du voyage telle que l'oeuvre Nietzschéenne nous l'avait léguée :

« [Un voyageur] qui est parvenu, ne serait-ce que dans une certaine mesure, à la liberté de la raison [et qui] ne peut rien se sentir d'autre sur cette terre que voyageur — pour un voyage toutefois qui ne tend pas vers un dernier but : car il n'y en a pas. Mais enfin, il regardera, les yeux ouverts à tout ce qui se passe en vérité dans le monde ; aussi ne devra-t-il pas attacher trop fortement son cœur à rien de particulier ; il faut qu'il y ait aussi en lui une part vagabonde, dont le plaisir soit le changement et le passage. »¹¹⁷

En d'autres termes, un être qui à l'image de Socrate lorsqu'on lui demandait d'où il venait répondait qu'il ne venait « pas d'Athènes », mais « du monde » !